

# Jean-Claude Hélas

---

## Attaque et défense des châteaux et des villes fortifiées à partir des trois principales sources de la croisade des Albigeois

---

Acta Archaeologica Lodziensia nr 47, 51-60

---

2001

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

## ATTAQUE ET DÉFENSE DES CHÂTEAUX ET DES VILLES FORTIFIÉES À PARTIR DES TROIS PRINCIPALES SOURCES DE LA CROISADE DES ALBIGEOIS

Le sujet proposé est très vaste, les renseignements fournis par les trois textes les plus connus qui relatent la guerre contre les hérétiques cathares étant considérables. J'irai donc à l'essentiel; l'objet de ce VI<sup>e</sup> colloque international sur l'histoire des armes et de l'armement médiévaux étant le lien entre les sources et l'histoire militaire, je ne referai pas le récit de tel ou tel siège, mais j'essaierai de dire quels types de renseignements peut, dans ces sources, trouver l'historien pour la connaissance de la guerre de siège au début du XIII<sup>e</sup> siècle dans le Sud de la France.

### I. Présentation des sources

Les trois textes racontent la guerre menée par ceux qui ont répondu à l'appel à la croisade lancé, en 1209, contre les hérétiques du Languedoc, par le pape Innocent III. Elles narrent, à leur manière, les événements qui, à partir de 1209, se sont déroulés jusqu'à la mort de Simon de Montfort, le 25 juin 1218. Deux des récits vont plus loin dans le temps mais, dans un souci de cohérence, je limiterai mon étude à la fourchette chronologique commune en m'arrêtant à la mort de Simon qui fut le chef de la croisade à partir de l'été 1209 et, ensuite, l'héritier des biens du comte de Toulouse<sup>1</sup>.

1 – *Les sources elles-mêmes*: elles sont de nature différente puisque nous sommes en présence d'un long poème en vers (du moins dans la version la plus connue), d'une Chronique et d'une Histoire.

– *La Chanson de la Croisade albigeoise* est un poème en langue provençale de près de 10 000 vers qui revêt la forme d'une chanson de geste, mais qui raconte à chaud les événements. Elle a été écrite par deux auteurs: Guillaume de Tudèle qui rédigea le premier tiers, et un continuateur anonyme. Plusieurs traductions en ont été proposées; la meilleure, ou du moins la plus utile pour l'historien et pour le genre de recherche présenté ici, est celle d'Eugène Martin-Chabot<sup>2</sup>. Les auteurs de la *Chanson* ne cachent pas

leurs sentiments en faveur des Toulousains et leur hostilité vis-à-vis des croisés. Non pas qu'ils soient pro-hérétiques. Ils sont même fort sévères à leur égard; en revanche ils défendent – et c'est Georges Duby qui le dit – un certain «esprit de résistance nationale»<sup>3</sup>. L'œuvre commencée avec le début de la croisade s'interrompt brutalement au milieu du second siège de Toulouse, celui conduit par le prince Louis dans le courant de l'été 1219, soit un an après la mort de Simon de Montfort.

– Le second texte, la *Chronique* de Guillaume de Puylaurens<sup>4</sup>, est en latin; l'auteur est un Toulousain qui fut curé de Puylaurens. Écrivant une chronique, il raconte les faits beaucoup plus brièvement que les autres auteurs; après un rappel d'événements antérieurs, il relate les plus marquants de ceux qui se sont déroulés dans la région touchée par l'hérésie entre le début du XIII<sup>e</sup> siècle et le rattachement du comté de Toulouse au domaine du roi de France en 1271. C'est l'ouvrage qui, par sa brièveté et sa concision, livre le moins de renseignements techniques pour notre propos. Il reste cependant précieux car l'auteur, bien que pro-croisés, fait preuve de grandes qualités d'historien. Aussi, lorsqu'il confirme ce que disent les deux autres, il nous est très utile.

– Le troisième ouvrage, source latine également, est l'*Historia albigensis* de Pierre des Vaux-de-Cernay<sup>5</sup>. L'auteur est un cistercien qui a souvent été présent sur le terrain, ayant longuement participé à la croisade; quelques années auparavant, avec son oncle, l'abbé de l'abbaye de Vaux-de-Cernay, ainsi qu'avec Simon de Montfort, il avait pris part à la quatrième croisade. Or, c'est toujours avec son oncle<sup>6</sup> qu'à partir de 1212 il se rend dans le Midi pour lutter contre les Cathares. Il est alors un des membres, nous dit encore G. Duby en parlant entre autres des cisterciens

---

siège et des divers combats; ce qui n'est pas le cas avec l'édition plus récente, qui est une adaptation beaucoup plus libre, d'H. Gougaut, dans la collection *Lettres gothiques*, Le livre de poche, n° 4520, 1989, 637 p.

<sup>3</sup> Dans la préface de l'édition d'H. Gougaut dans les *Lettres gothiques*, p. 6.

<sup>4</sup> G. de Puylaurens, *Chronique* (texte édité, traduit et annoté par Jean Duvernoy), édit. du CNRS, Paris, 1976, 230 p.

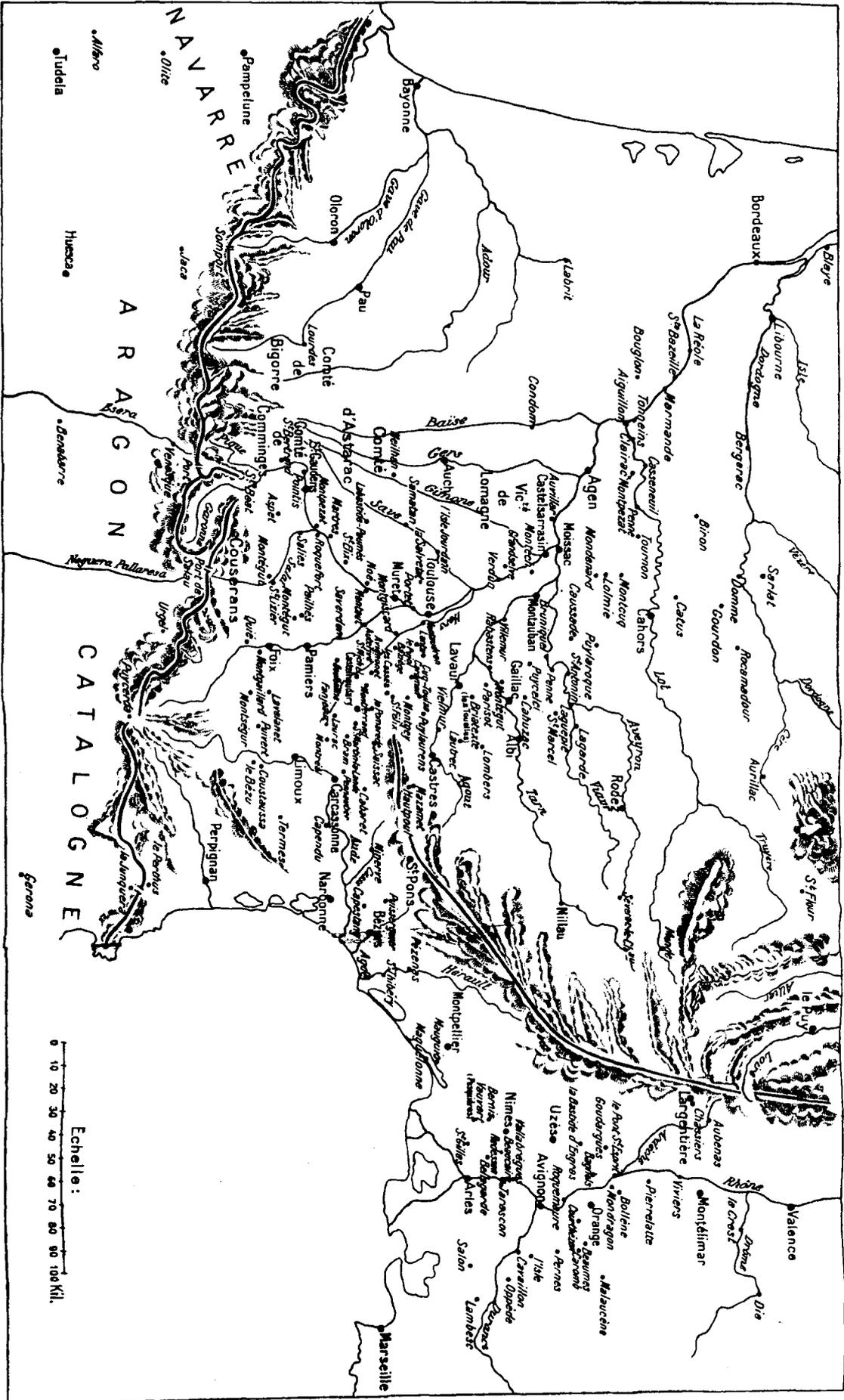
<sup>5</sup> P. des Vaux-de-Cernay, *Histoire albigeoise* (nouvelle traduct. par P. Guébin et H. Maisonneuve), Paris, Vrin, 1951, 258 p.

<sup>6</sup> L'oncle devint alors évêque de Carcassonne et prédicateur officiel de la croisade; il fut même un temps vice-légat comme le dit son neveu (*Histoire albigeoise*, § 324).

---

<sup>1</sup> Raymond VI, pour ne pas avoir accepté de combattre et d'exterminer les hérétiques de ses domaines, fut en effet dépossédé par l'Église et banni de ses terres qui s'étendaient sur une partie du Languedoc et de la Provence.

<sup>2</sup> *La Chanson de la Croisade albigeoise* (E. M.-Chabot éd.), Paris, Les Belles Lettres, 3 vol., 1960, 1957, 1961. La traduction littérale est très précieuse pour le recensement du vocabulaire technique et la mise en lumière des détails de la guerre de



Carte tirée de *La Chanson de la Croisade albigeoise*, T. I, Paris, Les Belles Lettres, 1960.

de l'abbaye de Vaux, de la «petite bande d'illuminés conduite par Simon de Montfort (...). Ces fous de Dieu» qui cherchaient à racheter leur échec de la quatrième croisade<sup>7</sup>. Bien qu'il soit excessif, partisan à l'extrême, d'une étonnante violence vis-à-vis des adversaires, (tout est mauvais chez eux; il faut les exterminer... Il se réjouit quand on les massacre), Pierre est, pour nous ici, sans doute le plus précieux des trois auteurs. Il a vécu les sièges qu'il raconte et livre une foule de détails techniques; ainsi, dans ce domaine où il est très descriptif, il est beaucoup moins suspect. D'ailleurs, confrontés à ceux des autres, ses récits sont rarement en désaccord. Son œuvre s'arrête avec la mort de Simon de Montfort.

## 2 – L'aire géographique concernée:

– La carte ci-jointe permet de localiser de très nombreux sites touchés par la croisade albigeoise. Deux secteurs sont concernés: le plus important couvre, avec en son cœur le Toulousain, une très grande partie du bassin de la Garonne (mise à part sa zone la plus occidentale ainsi que, au nord-est, le cours supérieur des affluents venus du Massif-Central) et déborde à l'est sur les bassins de l'Aude (avec Carcassonne) et de l'Orb (avec Béziers). Le second secteur correspond, avec Beaucaire, à la basse vallée du Rhône jusqu'à sa confluence avec la Drôme.

– Les places fortes et les châteaux pris en compte: il s'agit de tous ceux qu'un des auteurs, sinon les deux ou même les trois, a nommément cités en précisant ce qui leur était advenu; ils sont au nombre de 88. A côté de ceux-ci, des dizaines, voire des centaines d'autres, sont tout juste évoqués comme ayant été soumis à Simon de Montfort; pour eux, ou bien nous avons juste leur nom dans une liste, ou bien il est dit, dans une phrase très générale, qu'après tel siège ou tel massacre Simon de Montfort *prit encore plus de 100 places fortes ou plus de 50 châteaux...*<sup>8</sup>.

Pour 39 des 88 places fortes prises en considération, il est dit expressément qu'il y a eu un siège; siège qui a pu durer, selon les cas, de quelques jours à de nombreux mois. Certains de ces lieux ont d'ailleurs subi au moins deux sièges durant la période considérée. Et sur l'ensemble de ces sièges, 20 sont racontés avec plus ou moins de détails selon les sites et selon les sources; ce sont eux qui fournissent des renseignements concrets très intéressants. Enfin, parmi ces 20 sièges riches en détails, 5 ne sont connus que par Vaux-de-Cernay alors que les 15 autres sont racontés par deux des auteurs, ou même par les trois.

– Qui assiège? En général, ce sont les croisés qui assiègent et les méridionaux qui sont assiégés. Mais, parfois, la situation est inversée: ce sont les croisés qui sont enfermés. Cela peut arriver dans deux circonstances:

– soit que la ville, après être tombée aux mains des hommes du Nord, ait été reprise par le comte de Toulouse Raymond VI ou par un de ses alliés; alors la garnison des croisés se réfugiait en hâte dans le château ou dans le donjon et on s'efforçait de la neutraliser, de la faire capituler.

– soit que l'armée croisée elle-même se retrouvât enfermée dans la ville, ce qui arriva deux fois: à Castelnaudary et à Muret.

Parmi tous ces sièges, ceux de Beaucaire et de Toulouse sont très intéressants, et à un double titre: d'abord parce qu'ils durèrent très longtemps, 12 à 13 semaines pour Beaucaire, près de 10 mois pour celui de Toulouse<sup>9</sup>; ensuite parce qu'ils sont racontés très longuement par la „Chanson”, celui de Beaucaire occupant, entre le texte et la traduction, près d'une centaine de pages du tome II<sup>10</sup> et celui de Toulouse couvrant une grande partie du tome III<sup>11</sup>. En revanche, Pierre des Vaux-de-Cernay, si bavard sur tant de sièges, ne dit curieusement que peu de choses sur celui de Beaucaire<sup>12</sup> et qu'à peine plus sur celui de Toulouse<sup>13</sup>. Il est vrai que dans les deux cas il s'agit d'échecs cuisants pour son héros.

## II. La défense

Les sièges qui sont décrits par les trois sources portent sur des villes, des villages fortifiés (*castra*), des châteaux ou même seulement sur des tours, des donjons. La défense revêt deux formes qu'il faut distinguer: une défense statique, constituée par les obstacles physiques à la progression des assaillants, et une défense active mettant directement en action les occupants de la ville ou du château.

1 – *La défense statique*. Elle s'appuie sur un double système constitué des remparts et des défenses avancées.

– Les remparts. Que représentaient-ils à cette époque? C'est la question principale qui se pose à nous et pour laquelle nous n'avons que des éléments de réponse. Avons-nous affaire à de grandes fortifications, du style de celles que nous trouvons dans la Carcassonne actuelle ou dans les nombreux châteaux – appelés à tort cathares – qui subsistent encore dans les régions de la croisade? Ces fortifications, ces citadelles impressionnantes sont, dans leur forme actuellement visible, de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Elles appartiennent à la seconde ou même à la troisième génération de châteaux présents sur les mêmes sites. Et il est très difficile pour nous de savoir ce qu'étaient les constructions précédentes.

Il semble que, dans bien des cas, les fortifications aient été assez peu élevées et n'aient pas été d'une très grande solidité. Il est étonnant, si nous suivons les textes à la lettre, de voir comment parfois, en une ou deux années, la même ville a pu: être prise après un siège plus ou moins long; avoir vu ses murs rasés jusqu'aux racines et ses fossés totalement comblés; avoir en très peu de temps reconstruit ses fortifications; et avoir enfin résisté très longuement

<sup>9</sup> Le siège de Toulouse commença peu après le retour d'exil de Raymond VI en septembre 1217 et fut levé le 25 juillet 1218.

<sup>10</sup> *La Chanson ...*, t. II, p. 108-199.

<sup>11</sup> *Ibidem*, t. III, p. 8-227.

<sup>12</sup> Il consacre à ce siège moins de trois pages: P. des Vaux-de-Cernay, *op. cit.*, p. 219-221.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 228-234.

<sup>7</sup> Préface de l'édition dans les *Lettres gothiques*, p. 7.

<sup>8</sup> Ce fut le cas après le siège de Béziers.

à un nouveau siège. Le plus bel exemple est celui de la ville de Toulouse qui fut démantelée par Simon de Montfort: tout fut rasé, les murs, les tours, toutes les maisons qui avaient une voûte ou une tour<sup>14</sup>. Or, en un rien de temps, la ville fut remise en défense et pendant près d'un an elle résista au siège mené avec âpreté et détermination par Simon de Montfort, au prix d'attaques incessantes. Après la mort de Simon, toujours devant Toulouse, son fils Amaury a essayé en vain de mener à bien le siège et il dut finalement le lever. Un peu plus tard, le futur Louis VIII arriva à son tour avec une puissante armée qui venait de prendre Marmande et d'en massacrer toute la population; tous les textes sont unanimes pour souligner la force de cette armée qui, cependant, échoua elle aussi.

Il semble donc bien que des fortifications, somme toute souvent assez légères, aient constitué des obstacles suffisants pour tenir en échec de nombreux assaillants... Les murs très robustes étaient-ils encore exceptionnels? Ce n'est pas impossible car lorsqu'ils en rencontrent les auteurs s'en étonnent. Alors qu'en général ils se contentent de signaler que les murailles ont été rasées, dans quelques cas ils soulignent la difficulté qu'il y a à le faire. C'est ainsi qu'en Quercy et Périgord – la région la plus au nord soumise par Simon de Montfort – Pierre des Vaux-de-Cernay est surpris par la qualité du donjon de Domme; il dit: *Il est très haut, très beau et maçonné jusqu'au faite*. Quant au château de Montfort, à une demi-lieue du précédent, il écrit: *Les murs étaient d'une telle solidité qu'on avait peine à les démolir, car le ciment était devenu dur comme de la pierre. C'est pourquoi les nôtres mirent longtemps à ruiner ce château. Les croisés partaient le matin pour aller à leur tâche et revenaient à leurs tentes seulement le soir*<sup>15</sup>.

Nous pouvons également nous demander si les remparts étaient crénelés dans la mesure où les auteurs évoquent très rarement les créneaux; il n'y a guère que pour Carcassonne qu'il est dit avec clarté que les murs étaient crénelés<sup>16</sup>. Ce qui est sûr, c'est que les chemins de ronde, sur les remparts, étaient souvent fort développés. À Lavaur, P. des Vaux-de-Cernay montre les chevaliers qui, montés sur leurs chevaux bardés de fer, *allaient et venaient sur leurs remparts pour se moquer des assiégeants et montrer l'épaisseur et la solidité de leurs murailles*<sup>17</sup>. Ces chemins de ronde pouvaient déjà, parfois, être garnis de galeries en bois couvertes qui facilitaient le déplacement des défenseurs en les protégeant; elles sont évoquées à propos de Carcassonne et de Beaucaire<sup>18</sup>. Il arrivait enfin, comme à

Pujol et à Beaucaire<sup>19</sup>, que ces galeries intérieures soient remplacées ou même doublées par des galeries extérieures, les hourds, qui permettaient de surplomber et de défendre la base du rempart. À Beaucaire est signalée, dans la *Chanson*, la construction d'un mur en pierre sèche, dressé par les défenseurs pour renforcer la palissade, avec doubles hourds et solides bretèches<sup>20</sup>.

– Le grand rôle des défenses avancées. Cinq éléments sont souvent présents dans les textes; ils viennent compléter la défense, leur but étant, dans l'ensemble, d'empêcher l'ennemi d'approcher du pied des murailles.

1/ Les fossés. C'est, semble-t-il, l'élément clef et permanent de la défense au même titre que les remparts: fossés secs ou fossés remplis d'eau comme à Casseneuil, fossé unique ou double rangée de fossés. Les textes montrent rarement leur creusement, ou alors ce n'est que par une simple allusion, comme à Béziers<sup>21</sup>. À Beaucaire, les habitants de la ville creusent un fossé pour isoler le donjon où s'est réfugiée la garnison ennemie: son but n'est donc pas d'empêcher d'entrer, mais de sortir<sup>22</sup>. A défaut du creusement, ce que nous voyons sans cesse, en revanche, ce sont – j'en parlerai plus loin – les attaquants qui s'efforcent de combler les fossés et, en parallèle, les défenseurs qui s'ingénient à les déboucher.

2/ Les murs secondaires. Il y avait assez souvent, en avant des remparts – et c'est surtout vrai pour les châteaux situés en haut d'une pente, – une première ligne de fortifications. Nous ne les découvrons, en général, que lorsque les défenseurs les abandonnent pour se replier sur les remparts. De la même manière, les faubourgs pouvaient eux-mêmes être entourés de murailles qui constituaient autant de défenses avancées; le plus souvent, le vrai siège ne commençait que lorsque ces faubourgs étaient neutralisés. Ainsi, à Carcassonne, avant d'investir la ville, il fallut prendre successivement les deux faubourgs et si un assaut vint rapidement à bout du premier, le second, mieux remparé nous dit-on, fut plus difficile à détruire<sup>23</sup>.

3/ Les barbicanes. Elles apparaissent quelquefois et constituent, en avant des portes, des éléments de défense avancée par excellence. Les sources les signalent à Moissac, Casseneuil, Toulouse, Saint-Antonin<sup>24</sup>, etc. ... La perte des barbicanes, comme ce fut le cas à Saint-Antonin, pouvait apparaître décisive et irrémédiable aux yeux des défenseurs de la ville<sup>25</sup>.

<sup>19</sup> À Pujol, cf. *La Chanson ...*, t. II, XIII, 134, p. 10-11 et à Beaucaire, *ibid.*, XVII, 156, p. 110-111.

<sup>20</sup> *Ibid.*, XVIII, 158, p. 116-117.

<sup>21</sup> A un chanoine qui s'étonne du bruit qu'il entend en sortant de la messe à la cathédrale de Béziers, il est répondu: *C'est le bruit de ceux qui travaillent aux fossés, car nous mettons la ville en état de défense contre les gens du Nord qui approchent* (*Hist. albig.*, II, 87, p. 40).

<sup>22</sup> *Hist. albig.*, XII, 580, p. 220.

<sup>23</sup> *Ibid.*, II, 94-96, p. 43.

<sup>24</sup> Moissac: *Hist. albig.*, VII, 350, p. 136; Casseneuil: *id.*, XI, 526, p. 202; Saint-Antonin: *id.*, VII, 315-316, p. 125-126.

<sup>25</sup> *Id.* *Quand les assiégés eurent constaté qu'ils avaient perdu*

<sup>14</sup> Cf. *La Chanson ...*, t. II, XXV, 178 et 179, p. 248-249; *la Chronique*, XXIV, p. 92-93; *Hist. albig.*, XII, 585, p. 222.

<sup>15</sup> *Hist. albig.*, XI, 529 et 531, p. 203-204.

<sup>16</sup> *La Chanson ...*, t. I, III, 30, p. 76-77: *Si l'affluence de la population concentrée dans la ville n'avait été si grande, parce que de tout le pays y étaient venus des réfugiés, d'un an les croisés ne l'auraient prise ni emportée d'assaut, car les tours en étaient hautes et les murs crénelés.*

<sup>17</sup> *Hist. albig.*, IV, 222, p. 92.

<sup>18</sup> *La chanson ...*, respectivement t. I, III, 23, p. 62-63 et t. II, XVIII, 159, p. 124-125.

4/ Les palissades. Dans la plupart des sites fortifiés, il n'y avait pas plusieurs lignes de remparts; en revanche, en combinaison avec les fossés, se trouvait tout un jeu de palissades qui, bien souvent, étaient multipliées à la hâte à l'approche de l'ennemi.

5/ Les pieux. Eux aussi étaient très fréquemment plantés pendant le siège dans les espaces libres entre les fossés et la palissade ou entre celle-ci et le rempart; ils étaient surtout destinés à entraver la progression des chevaux. C'est en particulier ce qui s'est passé pendant le siège de Beaucaire où, à diverses reprises, les défenseurs renforcèrent ainsi la défense.

2 – *La défense active* ou l'action directe des hommes assiégés. Les renseignements fournis par les trois sources sont ici très nombreux et très concrets, ce qui les rend d'autant plus précieux. Trois sortes d'actes défensifs sont à souligner; ils regroupent à eux seuls l'essentiel des moyens utilisés par ceux qui sont assiégés.

– Empêcher les attaquants de s'installer, de planter leur camp. Il semble que ce soit assez rare – sauf quand ce sont, comme à Muret<sup>26</sup>, les croisés qui sont enfermés – car cela impliquait, bien sûr, une sortie de la ville ou du château. Or, les croisés de Simon de Montfort recherchaient avant tout la bataille en rase campagne où ils étaient en principe les plus forts et cela d'autant plus qu'ils étaient, la plupart du temps, trop peu nombreux pour bien investir la ville. Ils faisaient donc tout pour attirer les défenseurs à l'extérieur; mais ceux-ci évitaient en général de tomber dans le piège. En revanche, il arrivait que, par petits groupes, les défenseurs vinsent harceler les sergents et la piétaille qui préparaient le terrain pour installer les tentes; alors, ils lançaient sur eux des flèches, des carreaux d'arbalètes ou des grêles de pierres. C'est d'ailleurs à la suite de comportements semblables que les ribauds agacés se sont rués sur les murs de Béziers, ont pris la ville d'assaut et massacré la population<sup>27</sup>.

*leurs barbicanes, ils sortirent de la ville du côté opposé et s'efforcèrent de fuir à la nage, (...). Le seigneur de Saint-Antonin se rendant compte que la perte des barbicanes entraînait pour ainsi dire la prise du château, il fit dire à notre comte vers minuit qu'il était prêt à rendre la ville ....*

<sup>26</sup> Sur ce siège de Muret voir: *La Chanson* ..., t. II, XIV, 137-140, p. 16-33; *Chronique*, XX et XXI, p. 78-87; *Hist. albig.*, X, 447-464, p. 173-179.

<sup>27</sup> À côté du cas de Béziers, bien connu et mis en lumière par les trois sources, un des exemples les plus frappants de harcèlement des assiégeants par les assiégés pendant l'installation des tentes est celui de Saint-Antonin: *Les ennemis, sortant de la ville, passèrent toute cette journée à harceler les nôtres de loin avec leurs flèches. Vers le soir, ils avancèrent un peu davantage et attaquèrent les nôtres, toujours de loin, en lançant leurs flèches jusqu'à nos tentes mêmes. Ce que voyant, les sergents de l'armée, ne pouvant souffrir la honte d'en supporter davantage, attaquèrent l'ennemi et se mirent à le refouler dans la ville, (Hist. albig., VI, 315, p. 125). Le scénario est semblable à celui de Béziers; agacés, ce sont les sergents qui prirent l'initiative et qui, dans leur élan, tout à fait anarchique, s'emparèrent des trois barbicanes (cf. ci-dessus note 24), ce qui provoqua la capitulation de la ville.*

– Faire des sorties une fois le siège installé. Elles étaient assez fréquentes lorsqu'il s'agissait de sièges de grandes villes. Il y avait deux grands types de sorties.

1/ Celles pour trouver de la nourriture ou de l'eau quand le siège s'éternisait. Assez souvent on voit aussi la ville envoyer une petite troupe pour aller au devant d'un convoi de ravitaillement qui était annoncé et pour l'escorter.

2/ Celles pour tenter de contrecarrer les travaux de siège des assaillants; sur le plan purement défensif, c'était le but essentiel de la plupart des sorties. Le plus souvent il s'agissait de détruire les machines de siège; il pouvait s'agir aussi de déboucher les fossés que les assaillants étaient en train de combler, ou encore de capturer ou de tuer un adversaire bien précis: au siège de Casseneuil il s'en fallut de très peu pour qu'Amaury de Montfort soit capturé la nuit dans sa tente<sup>28</sup>. Ces sorties pouvaient être massives mais en général c'étaient de simples coups de mains qui se faisaient la nuit et qui sont parfois racontés par les auteurs avec force détails techniques très intéressants. En voici deux exemples parmi bien d'autres.

Le premier se passe pendant le siège de Minerve et ne manque pas de pittoresque. Les gens de Simon de Montfort avaient construit une très grosse catapulte; les assiégés essayèrent, un dimanche, de nuit, de sortir pour détruire cet engin redoutable: *ils arrivèrent à l'endroit où était la pierre et au moyen de crochets fixèrent sur le dos de la machine des paniers remplis d'étope, de bois sec et de graisse, puis ils y mirent le feu; une haute flamme s'éleva (...). Mais la Providence voulut qu'à ce moment un des artilleurs de la pierre se retira pour satisfaire aux besoins de la nature: à la vue du feu, il poussa de grands cris, mais alors un des incendiaires brandit sa lance et le blessa grièvement: l'alerte est donnée au camp, beaucoup se pressent et aussitôt protègent la pierre d'une façon si étonnante et si rapide, qu'elle ne cessa de fonctionner sinon pendant l'intervalle de temps correspondant à deux manœuvres<sup>29</sup>. Elle était conçue pour tirer nuit et jour sans interruption.*

Le second exemple concerne le siège de Lavaur: pour amener une machine aux pieds des remparts, il fallait combler les fossés et les attaquants apportèrent des fagots en quantité. Alors, les gens de Lavaur construisirent un souterrain, une sape, qui conduisait aux fossés et, la nuit, ils tiraient les fagots et les transportaient dans la ville; avec des crochets, ils harponnaient les soldats qui travaillaient à combler le fossé. Et même, *sortant une nuit de la ville par leur sape, les ennemis pénétrèrent dans le fossé et voulurent incendier notre engin en y jetant sans discontinuer des dards enflammés, du feu, de l'étope, de la graisse et d'autres sortes de combustibles<sup>30</sup>. Pour les attaquants désespérés, le comblement du fossé était leur tonneau des Danaïdes; ils finirent par trouver le remède: ...ils firent jeter du bois vert et des rameaux, ensuite ils entassèrent du*

<sup>28</sup> *Hist. albig.*, XI, 521, p. 199.

<sup>29</sup> *Ibid.*, III, 153, p. 65.

<sup>30</sup> *Ibid.*, IV, 224, p. 93.

*petit bois sec, du feu, de la graisse, de l'étope et autres combustibles au débouché même de la sape: par dessus, ils jetèrent du bois, du blé vert et beaucoup d'herbes. Le feu produisit une telle fumée qu'elle emplit toute la sape et empêcha les ennemis de sortir.* Et, soucieux du détail technique, si précieux pour nous, Pierre des Vaux-de-Cernay ajoute encore: *cette fumée ne pouvait s'échapper par en haut à cause de la verdure du bois et du blé superposés*<sup>31</sup>.

– Lancer des objets sur l'adversaire: les projections.  
C'est le troisième geste défensif.

Il y avait bien sûr les tirs d'archers; quand la nature de l'arme est précisée, il s'agit presque exclusivement d'arbalètes. Mais, derrière les expressions „tirs de flèches”, „grêle de flèches” peuvent se cacher d'autres armes. À ces tirs s'ajoutait le bombardement des adversaires à l'aide de machines: nous trouvons là à peu près tous les mêmes types d'engins que ceux possédés par les attaquants et dont je parlerai dans la troisième partie. De véritables duels d'artillerie, avec des pierres parfois énormes, pouvaient ainsi s'engager<sup>32</sup>. Il y avait enfin, du haut des murs et des défenses, la projection de toutes sortes d'objets, soit sur les assaillants quand ils étaient parvenus au pied des fortifications, telles ces grêles de pierres à Casseneuve<sup>33</sup>, soit sur leurs machines pour tenter de les neutraliser: en plus des pierres, on pouvait alors lancer du feu et tout objet inflammable, même parmi les plus surprenants<sup>34</sup>.

### III. L'attaque

1. Il peut y avoir assaut immédiat de la part des ennemis, c'est-à-dire sans siège préalable.

<sup>31</sup> *Id.*, 225, p. 93.

<sup>32</sup> C'est le cas à P. d' Ag en a i s: ... *les assiégeants dressèrent des pierrières pour bombarder le donjon; ce que voyant, les assiégés dressèrent eux aussi des pierrières pour combattre nos engins et gênèrent beaucoup les nôtres en lançant fréquemment de gros boulets de pierre.* *Hist. albig.*, VII, 322, p. 128. Et un peu plus loin, S. de Montfort ayant fait construire une machine beaucoup plus grosse: *cette fameuse machine (...) jetait de grosses pierres et ainsi peu à peu les remparts furent ébranlés.* (*id.*, 330, p. 131).

<sup>33</sup> ... *les défenseurs, grâce à leurs nombreuses pierrières, soumettaient les nôtres à un bombardement continu et violent.* (*Hist. albig.*, XI, 524, p. 201); et un peu plus loin: *Les assiégés, de leur côté, lançaient avec leurs pierrières une grêle de gros boulets ...*, (*id.*, 525, p. 201).

<sup>34</sup> A Lavaur, par exemple, pour détruire les abris construits par les assiégeants pour leur permettre de progresser: *Les assiégés jetaient sans cesse sur le „chat” du feu, du bois, de la graisse, des pierres et même de grosses poutres taillées en pointe ...*, (*Hist. albig.*, IV, 225, p. 93). À Pujol, alors que ce sont les Français qui sont dans la ville, ils *se défendent en jetant sur eux des tisons enflammés, de grosses pierres taillées et des moellons, en pluie épaisse, ensuite de l'eau bouillante qui tombe sur leur équipement. Et eux, quand ils la sentent, s'éloignent en se secouant et se disent entre eux: „la gale est bien plus douce que ces eaux bouillantes qu'ils nous jettent” ...*, (*La Chanson ...*, t. II, XIII, 134, p. 8-11).

Cela se produit assez rarement parce que, comme nous le verrons, les attaquants manquent en général d'hommes et de moyens. Il est possible aussi que les sources n'aient retenu que les assauts spectaculaires et qui portèrent sur de grosses villes ou d'importantes forteresses: c'est le cas de Béziers où les ribauds prirent la ville d'assaut sans que le siège n'ait vraiment eu le temps de se mettre en place et de s'organiser. C'est aussi ce qui s'est passé à Lavelanet, dans le pays de Foix, où il est dit, en parlant des hommes de Guy de Montfort, qu' *arrivés devant Lavelanet, ils le prirent à l'assaut sur le champ et en massacrèrent les défenseurs*<sup>35</sup>. Nous constatons que ces deux prises d'assaut immédiates se sont terminées par un terrible massacre; or elles sont à peu près les seules à être relatées ici avec certitude. Peut-être y en eut-il beaucoup d'autres parmi les centaines de châteaux ou de bourgades qui sont dits avoir été pris par les croisés mais les sources ne précisent jamais la manière dont ils le furent. Quand d'autres assauts immédiats sont signalés, ils ne portent que sur un faubourg de la ville (Carcassonne, Muret, Séverac...) ou sur des barbicanes (Saint-Antonin).

Donc, quand est relatée la prise d'une place forte ou d'un château, nous remarquons qu'elle fait en général suite à un siège plus ou moins long. Ce siège ne débouchait d'ailleurs pas toujours sur un assaut final mais, le plus souvent, sur une capitulation, à moins que ce ne fût un échec complet comme lors des très longs sièges de Toulouse et de Beaucaire.

2. L'organisation du siège.

– L'installation des tentes est un élément important aux yeux des auteurs qui la signalent presque toujours: dans au moins 17 cas de sièges nous trouvons des précisions à ce sujet avec, par la même occasion, des renseignements sur la topographie du site, les difficultés pour l'investir et sur la situation de certains éléments de la défense. Deux points importants semblent avoir conditionné ici bien des sièges.

D'abord les assiégeants se fortifiaient eux-mêmes; certains camps sont considérés comme imprenables (multiplication des fossés, des palissades...) et mieux protégés que la place forte investie. Cela pose à nouveau – et j'y reviens – des questions sur ce que devaient être les fortifications de certaines agglomérations qui nécessitèrent pourtant un long siège.

Second point, les croisés étaient rarement assez nombreux pour investir complètement la ville; il est très rare que le siège ait été hermétique. C'est la raison pour laquelle nous voyons très souvent, comme je l'ai laissé entendre plus haut, les assiégés aller tranquillement à l'eau, au ravitaillement. De même, nous sommes surpris de constater que des renforts pouvaient arriver et entrer sans difficulté apparente dans telle ville ou telle forteresse. Mais, s'il était très rarement hermétique au début, le siège le devenait ensuite peu à peu; l'étau se refermait. Ce mécanisme d'un investissement très progressif est à mettre en liaison avec le type de campagne, d'expédition que représentait la croisade contre les Albigeois. Les combattants étaient des croisés

<sup>35</sup> *Hist. albig.*, VII, 326, p. 129.

qui arrivaient par petits groupes au fur et à mesure qu'ils avaient pris la croix, que la prédication s'était développée. Les caractères mêmes de cette croisade pouvaient aussi jouer dans l'autre sens: il arrivait que le siège, solide à un certain moment, se ratatinât comme une peau de chagrin et ne pût être poursuivi par manque de troupe. Et là, nous sommes confrontés au problème de la „quarantaine”: les croisés devaient servir durant 40 jours, comme pour l'ost vassalique, mais les motivations des deux institutions étaient très différentes, même si l'une avait certainement influencé l'autre. En effet, dans le cas du service armé du vassal, il était rare que le vassal partît une fois les 40 jours écoulés et qu'il abandonnât son seigneur à un moment crucial du siège; ce dernier gardait son homme mais prenait à sa charge tous les frais de la poursuite des opérations. Dans le cas de la croisade, il n'y avait pas le caractère contraignant des liens d'homme à homme; on venait combattre pour effacer ses péchés, le pape ayant promis la rémission totale des fautes à qui se croiserait durant 40 jours. Le contrat rempli, l'homme s'en allait: il avait obtenu le pardon de ses péchés sans y laisser sa vie, il n'avait aucun intérêt à exposer celle-ci davantage. D'où, à travers les textes, tous les exemples de supplications de la part des chefs de la croisade, de marchandages pour que tel ou tel groupe d'hommes diffère son départ, accepte de rester encore quelques jours. Beaucoup ne se laissaient pas fléchir et il arrivait, comme à Puycelier, que le siège dût être levé<sup>36</sup>.

– À quelle saison se déroulaient les sièges? En général durant la belle saison, mais il y avait des exceptions: en particulier lorsque Simon voulait frapper les esprits. Dans ces cas-là, la ville visée n'y croyait pas; elle se figurait être à l'abri à cause de l'hiver. Et c'est vrai que de tels sièges étaient très éprouvants pour ceux qui les entreprenaient; les assaillants sont alors dépeints comme endurant les pires souffrances alors que leurs adversaires étaient bien davantage à l'abri du froid et des intempéries. C'est la raison pour laquelle ces attaques hivernales se soldaient le plus souvent par un échec. Ce ne fut pourtant pas le cas de Séverac qui fut attaquée et prise au cœur d'un hiver très rigoureux. L'exemple de cette ville est intéressant à bien des égards: d'abord parce que nous y mesurons l'incrédulité

<sup>36</sup> *Guy (de Montfort) demeura longtemps, occupé aux affaires du siège. Ensuite, les croisés qui étaient avec lui, après avoir effectué le service de quarante jours prescrit par les légats du seigneur pape, le quittèrent et retournèrent chez eux. Resté presque seul, Guy dut lever le siège ...*, (*Hist. albig.*, IX, 428, p. 166). A propos du premier siège de Toulouse, en 1211, G. de Puylaurens dit, parlant de l'armée des croisés qui contenait beaucoup d'Allemands: *Elle fatigua beaucoup la ville par ses attaques, et ne fut pas moins fatiguée par la résistance de celle-ci. Le siège levé à la fin de leur quarantaine, les croisés rentrèrent chez eux ...*, (*Chronique*, XVII, p. 72-73) ... C'est dans le récit du siège de Penne en Agenais par P. des Vaux-de-Cernay que l'on voit le mieux le poids de la quarantaine sur les opérations militaires; Simon doit faire appel à l'armée de son frère pour compenser les départs; un peu plus tard, il supplie de rester les chefs laïques et ecclésiastiques: presque tous se défilent! (*Hist. albig.*, VII, 327-334, p. 130-132).

des habitants quant à une attaque durant la mauvaise saison<sup>37</sup>; ensuite parce que les rôles, pour une fois, y furent inversés, ce sont les assiégés qui eurent à souffrir le plus des rigueurs du climat et, de ce fait, ce sont eux qui perdirent<sup>38</sup>.

– Comment pénétrer dans la ville?

1/ Il fallait d'abord s'en approcher et, pour cela, neutraliser tous les obstacles qu'il pouvait y avoir entre le camp des assiégeants et le pied des murailles. Ce pouvait être les faubourgs; ils entraînaient parfois de véritables sièges préliminaires comme, nous l'avons vu, à Carcassonne. Ces faubourgs étaient souvent pris et repris, changeant plusieurs fois de mains au cours d'un même siège; c'était surtout le cas lorsque les croisés étaient peu nombreux. Ils étaient presque toujours détruits: soit par les assiégés eux-mêmes afin que l'ennemi n'y trouvât ni abri, ni vivres; soit par les assaillants qui cherchaient à supprimer les obstacles.

Ce pouvait être aussi les barbicanes qu'il fallait neutraliser de semblable manière; clefs du siège, ainsi que nous l'avons déjà souligné, elles devenaient les cibles privilégiées des attaquants. Une fois prises, c'était parfois là que les croisés plantaient ensuite leurs tentes. Avant d'atteindre les murailles, les assaillants risquaient encore de rencontrer, en plus des pieux et pièges de toutes sortes, palissades et fossés. Entre les murs et les palissades, qu'il fallait à tout prix abattre, se déroulaient souvent de très violents combats; le terrain conquis était nivelé au maximum. De la même manière, les fossés devaient être bouchés. Tout au long des textes, nous voyons les croisés s'ingénier à les combler; ici c'étaient les soldats qui étaient envoyés à la corvée de branchages, d'herbe et de terre, là c'était toute la

<sup>37</sup> À l'automne 1214, Simon de Montfort vint à Rodez où il séjourna après avoir obtenu la soumission et l'hommage du comte; de là, il demanda aux habitants de Séverac, ville voisine, de lui livrer leur cité, les routiers qu'elle abritait perturbant et pillant toute la région. Le seigneur de Séverac refusa, nous dit P. des Vaux-de-Cernay, parce qu' *il pensait en outre qu'à cette époque le comte ne pouvait pas l'assiéger, car la mauvaise saison était venue et la ville était située dans les montagnes en un endroit très froid.* (*Hist. albig.*, XI, 538, p. 205). Et il ajoute un peu plus loin, en parlant des habitants imprévoyants dans la défense: *Ils ne pouvaient supposer (...) que les nôtres les assiègeraient en plein hiver en un lieu si glacé* (*Id.*, 540, p. 206).

<sup>38</sup> Simon envoya en éclaireur vers Séverac son frère Guy, avec une petite troupe, par une nuit froide; l'effet de surprise fut tel que les habitants des faubourgs, n'ayant pu organiser la moindre défense, se sauvèrent tels qu'ils étaient pour se réfugier dans le donjon. Pour les croisés, le résultat fut doublement positif: les habitants n'eurent pas le temps d'incendier les maisons avant de les quitter, comme cela se faisait généralement; l'armée de Simon, quand elle arriva à son tour, trouva pour s'abriter des maisons intactes et bien pourvues. Là encore, P. des Vaux-de-Cernay est très clair: *Guy de Montfort occupa le faubourg pour empêcher les ennemis de l'incendier à l'approche de l'armée* (*Id.*, 539, p. 206). *Les nôtres s'y installèrent et commencèrent le siège* (*Id.*, 540). Mais les réfugiés du donjon, *au bout de quelques jours, souffrant de la faim, de la soif, du froid et de l'insuffisance de vêtements, ils demandèrent la paix* (*Id.*, 541, p. 206).

population qui allait couper ramée et céréales pour remplir les fossés car il fallait faire plat<sup>39</sup>. À cet acharnement à „faire plat”, il y avait au moins deux raisons: pouvoir avancer les machines de siège le plus près possible des murs d’une part, permettre aux chevaliers de combattre à cheval jusqu’au pied des murs et de pénétrer dans la ville par la brèche ouverte d’autre part, toujours sans descendre de leur monture.

2/ Pour pénétrer dans la place, le but essentiel des assiégeants était en effet de faire une large brèche dans les murailles. Il était rare qu’on escaladât directement les murs à cette époque; à une ou deux exceptions près, parmi le matériel détaillé et les techniques exposées, il n’est jamais question d’échelles dans les trois textes<sup>40</sup>. Le moyen le plus recherché pour entrer dans la ville était donc bien celui de la brèche. Pour cela, deux techniques – très classiques et pas du tout nouvelles mais pour lesquelles nous avons ici une foule de renseignements concrets – étaient utilisées.

– Le bombardement de la ville et plus particulièrement des remparts ou de la portion de rempart que l’on voulait abattre. Il était réalisé par des machines conçues pour lancer des pierres et que les auteurs se contentent le plus souvent de désigner comme „pierriers” ou „pierrières” ou même simplement comme „machines”. Elles étaient pourtant de différentes sortes selon sans doute leur principe de construction et de lancement et surtout, semble-t-il, suivant leur taille; c’est ainsi qu’à côté des pierriers nous voyons signalés des mangonneaux, des trébuchets et des catapultes<sup>41</sup>. Rien

<sup>39</sup> Sans multiplier les exemples: lors du siège de Toulouse, la campagne fut ravagée tout autour de la ville à maintes reprises; il ne s’agissait pas uniquement de „faire des dégâts”, comme on l’a trop souvent laissé entendre, mais de se procurer toutes sortes de matériaux pour le comblement de fossés que les assiégés s’efforçaient sans répit de dégager ... Dans la *Canço*, le récit du siège du Pujol est à nouveau un des plus parlants dans ce domaine: le comte de Toulouse ayant convaincu les Toulousains qu’il fallait reconquérir Pujol, ils allèrent investir la ville et un des consuls les exhorta en ces termes: *Allons combler les fossés (...); allons tous ensemble chercher de la ramée et des blés et apportons-en jusqu’à tant que les fossés soient remplis (La Chanson ..., II, XIII, 133, p. 8-9)*. Et l’auteur ajoute: *Leur troupe va aux fascines, prestement: il n’y a chevalier ni bourgeois ni sergent qui n’apporte à l’instant une charge sur son cou; ils jettent tout cela dans les fossés qu’ils comblent parfaitement, si bien qu’ils parviennent au pied de la muraille (Id., 134, p. 8-9)*.

<sup>40</sup> À Casseneuil, il est bien question d’échelles mais il semble qu’elles n’aient pas été prévues au départ et que la brèche à laquelle on travaillait n’étant pas encore suffisante, il fallut improviser: *Les ennemis (...) se mirent à harceler les nôtres par une grêle de pierres lancées du haut des murs, car ils manquaient d’échelles (...). Pendant toute la journée du lendemain nos ouvriers travaillèrent à faire des échelles et autres engins afin de prendre la ville d’assaut le troisième jour (Hist. albig., XI, 526-527, p. 202)*.

<sup>41</sup> À Minerve il est question de pierrières, de catapultes et de mangonneaux, à Termes de mangonneaux et de pierrières, à Lavaur de machines et de catapultes, à Montferrand de pierriers, à Castelnaudary d’un mangonneau, de machines et d’un énorme trébuchet, à Saint-Marcel, à Hautpoul, à Pujol, à Puycelier, à Muret, à Séverac ... de pierriers ou de pierrières, à P. d’Agenais de pierrières, dont une géante, et de mangonneaux, etc. ...

ne permet cependant de les distinguer, les sources ne donnant pas d’explications techniques à leur sujet. Certaines, parmi les plus petites, pouvaient être amenées de loin, tels les mangonneaux utilisés à Termes qui furent convoyés depuis Carcassonne. Les grosses machines – certaines sont dites géantes – étaient fabriquées sur place: dans ces cas-là, il est question de „pierrières”, de „grosses machines”, ou éventuellement de „catapultes”; elles étaient très difficiles à mouvoir et étaient conçues, comme nous l’avons vu plus haut pour la „Malvoisie” de Minerve, pour lancer des pierres sans arrêt, nuit et jour. Certains des plus gros pierriers furent en grande partie inefficaces car on manquait de pierres de qualité pour les alimenter<sup>42</sup>.

Quant aux endroits visés, tout dépendait de la précision des tirs. Parfois les assaillants se contentaient de bombarder les maisons, donc de tirer au-dessus des murailles, plus ou moins à l’aveuglette, pour affoler la population, miner sa résistance. D’autres fois les tirs étaient concentrés sur une cible particulière, le donjon ou tel ou tel édifice. En général, on s’en prenait au tronçon de muraille que l’on voulait affaiblir: il s’agissait de l’ébranler et d’en désorganiser les défenses sommitales en éliminant les éventuels créneaux, les hourds, les passages couverts afin d’obliger les défenseurs soit à trop se découvrir, soit à abandonner le sommet du mur.

– La seconde technique pour ouvrir une brèche était le travail de sape à la base du mur; là encore, deux méthodes pouvaient être pratiquées. La plus fréquente voyait les sapeurs attaquer les murs, déjà ébranlés, à coups de pic ou avec des barres de fer. L’autre – qui vient à l’esprit a priori – était celle du bélier; or, il en est assez peu question dans les récits de la croisade albigeoise. Nous ne voyons un bélier fonctionner que dans quelques cas<sup>43</sup>. Celui de Beaucaire, solide et efficace contre le donjon où s’est enfermée la garnison française, est assez bien décrit par l’auteur de la *Chanson*<sup>44</sup>.

<sup>42</sup> C’est ce qui se passa à Castelnaudary en 1211: *«les assiégeants dressèrent leur trébuchet sur un chemin, mais en aucun chemin, sur aucune route ils ne trouvaient de pierres qui ne se brisassent toutes au choc bruyant du tir; ils n’en trouvèrent que trois qu’ils apportèrent d’une grande lieue ... (La Chanson ..., I, IX, 92, p. 216-217)*. Ce trébuchet était, paraît-il, énorme; P. des Vaux-de-Cernay insiste lui aussi sur sa puissance (*Hist. albig., VI, 261, p. 107*).

<sup>43</sup> Il est question de bélier aux sièges de Beaucaire (note suivante), de P. d’Agenais où il est simplement dit: *Les croisés y amenèrent mangonneaux, et pierriers, et béliers (La Chanson ..., I, XI, 114, p. 256-257)* et à celui de Moissac: *... Simon et les autres barons font dresser les pierriers, construire une chatte et faire un bélier, qui nuit et jour frappe sur le mur d’enceinte (Id., I, XI, 121, p. 268-269)*.

<sup>44</sup> À Sainte-Pâque, le bélier a été établi, il est bien long, ferré, droit et pointu; à force de frapper, de tailler, de briser il a démolé le mur, en plusieurs endroits il en a fait choir des pierres de taille. Les assiégés tentèrent de le neutraliser en le prenant au lasso: *... ils ont fait avec des cordes un nœud coulant, qu’ils ont lancé avec un engin et grâce auquel ils ont saisi et enlacé la tête du bélier (Id., II, XIX, 164, p. 156-159)*.

Quelle que soit la méthode de sape utilisée, tout le problème était non seulement de s'approcher du mur comme nous l'avons vu, mais aussi de protéger tous ceux qui travaillaient au pic ou qui manipulaient le bélier. Pour cela, les attaquants construisaient un „chat” ou une „chatte”, sorte de tunnel en bois, monté sur roues, que l'on poussait contre le mur et qui permettait aux hommes d'être à l'abri pendant qu'ils effectuaient leur travail de sape. A la lecture des textes, nous nous rendons compte combien était difficile de mettre en place ce type d'engin protecteur; les auteurs insistent beaucoup là-dessus. Étant très longue, la chatte, une fois construite, avançait très lentement, comme au siège de Toulouse<sup>45</sup>; il fallait s'adapter au terrain; le moindre obstacle étant très difficile à franchir, il arrivait qu'il faille s'y reprendre en plusieurs fois pour y parvenir. Pendant ce temps, les assiégés ne restaient pas inactifs et faisaient tout leur possible pour contrecarrer l'opération et pour détruire l'engin<sup>46</sup>.

Certaines machines étaient complexes, combinant plusieurs de celles dont nous venons de parler, telles ces tours en bois dont nous relevons quelquefois la présence du côté des assiégeants. Elles n'étaient pas, semble-t-il, conçues spécialement pour l'assaut, pour le franchissement des murailles, même si leur rôle pouvait être mixte. En général, ces tours surmontaient un bélier sur roues ou une chatte et permettaient d'abriter des archers qui, par leur tir, gênaient beaucoup les défenseurs et les empêchaient de détruire l'engin concerné.

<sup>45</sup> Simon de Montfort s'émerveille lui-même devant cette chatte: *Si puissante que jamais depuis le temps de Salomon il n'en fut construite ni élevée de pareille; elle ne craint aucun trébuchet, ni pierrier, ni bloc de pierre, parce que la plate-forme, les flancs, les poutres, les chevrons, les portes, les voûtes, la chaîne et la trame de cette chatte sont de toutes parts liés par du fer et de l'acier. Je mettrai dans la chatte quatre cents des meilleurs chevaliers (...) et cent cinquante archers ...* (*La Chanson ...*, III, XXXIII, 200, p. 156-157). Manœuvrer cette chatte était très difficile: ... *la chatte est poussée avec force cris et coups de sifflet; à petits sauts elle parvint entre le mur et le château* (*Id.*, XXXIV, 203, p. 178-179); par ailleurs, elle ne répondit pas aux espoirs de Simon: elle fut de suite endommagée par les pierriers des Toulousains. Toute la bataille de Toulouse se cristallisa ensuite autour de cette machine que Simon s'entêtait à vouloir approcher des murailles; c'est sur ces entrefaites qu'il trouva la mort.

<sup>46</sup> C'est ce qui s'est passé à Casseneuil où il fallait franchir un large espace rempli d'eau profonde afin d'atteindre le pied des remparts pourtant déjà fort ébranlés par les pierriers. Simon eut recours à un charpentier pour *construire un pont de bois et de claies roulant sur de grands tonneaux par un ingénieux mécanisme* (*Hist. albig.*, XI, 524, p. 200). Mais il fallut en construire successivement trois différents car les deux premiers se révélèrent inefficaces. P. des Vaux-de-Cernay explique longuement comment fut bâtie la troisième machine qu'il qualifie „d'admirable et d'inédite”, comment elle était protégée par des peaux de bœufs du feu des adversaires, comment elle avançait de quelques mètres chaque jour au fur et à mesure que le fossé se comblait devant elle et comment les assiégés multiplièrent et diversifièrent les tentatives pour la détruire (*Id.*, 525-526, p. 201-202).

3/ Les attaquants utilisaient encore une autre arme, religieuse et psychologique. En évoquant l'arme religieuse, je ne pense pas seulement aux prières, aux messes, aux pénitences diverses qui précédaient la plupart des combats et dont il est fait mention de-ci de-là, mais à la participation vocale du clergé à l'attaque. Au moment décisif de l'assaut, les clercs se réunissaient à proximité des combattants et entonnaient des cantiques: il s'agissait, entre autres, du *Veni Sancte Spiritus* qui, semble-t-il, était d'une efficacité redoutable sur l'adversaire si nous en croyons P. des Vaux-de-Cernay<sup>47</sup>.

Moins religieux mais aux effets psychologiques tout autant garantis, les assiégeants pouvaient encore utiliser d'autres arguments pour troubler l'adversaire ou même le terroriser: rumeurs, fausses nouvelles, menaces diverses jouaient bien leur rôle dans ce domaine, cédant même parfois le pas à l'horreur des massacres ou des scènes de cruauté, tels ces Beaucairois qui, enfermés dans leur ville par Simon de Montfort et assiégeant eux-mêmes le donjon où s'était réfugiée une garnison française, firent prisonnier un chevalier et, raconte encore Vaux-de-Cernay, *lui coupèrent les mains et les pieds (...). Puis ils lancèrent les pieds dans le donjon avec un mangonneau pour terrifier nos assiégés et les presser à bout*<sup>48</sup>.

La lecture de ces sources relatant la croisade contre les Albigeois m'invite, en conclusion à cette trop rapide étude sur l'attaque et la défense des lieux fortifiés dans le Midi de la France, à faire trois constatations.

La première concerne la qualité des fortifications elles-mêmes; j'ai souligné plus haut l'impression que j'avais que, souvent, elles n'aient été ni très élevées, ni d'une bien grande solidité. En était-il vraiment ainsi? Il apparaît en tout cas, qu'à partir du moment où les défenseurs étaient nombreux, bien ravitaillés et déterminés, comme l'étaient les

<sup>47</sup> A Carcassonne, lors de l'assaut spontané du premier faubourg, les croisés se précipitent tous ensemble tandis qu'e *Évêques, Abbés, le clergé, tous réunis, chantent avec grande dévotion le „Veni Sancte Spiritus” suppliant Dieu de se hâter à leur secours. Aussitôt les ennemis abandonnent la place et les nôtres s'emparent de ce premier faubourg* (*Hist. albig.*, II, 95, p. 43). Au siège de Lavaur, pendant l'assaut, le scénario est comparable: même clergé rassemblé, même cantique, mêmes résultats attribués par l'auteur et, à l'en croire, par les adversaires, au pouvoir des chants: *À ce spectacle, les ennemis furent tellement stupéfaits, Dieu aidant, qu'ils perdirent presque entièrement la force de résister. Ils avouèrent plus tard qu'ils avaient été plus terrifiés par les chanteurs que par les combattants ...* (*Id.*, IV, 226, p. 94). À Moissac, le miracle est encore une fois mis en lumière; le clergé s'était rassemblé, nu-pieds, vêtu de blanc, tenant devant lui une croix et des reliques; ils chantaient le „Veni Creator Spiritus” et *Quand ils furent arrivés au verset „Hostem repellas longius” qu'ils répétèrent trois fois, aussitôt leurs adversaires terrifiés et refoulés par l'intervention de Dieu, abandonnèrent les barbicanes ...* (*Id.*, VII, 351, p. 136-137). Le rôle du clergé et du „Veni Creator Spiritus” est encore mis en lumière au siège de Casseneuil (*Id.*, XI, 526, p. 202).

<sup>48</sup> *Hist. albig.*, XII, 582, p. 221.

Toulousains alors que leurs protections venaient juste d'être démantelées, des obstacles relativement faibles pouvaient leur permettre de tenir tête longtemps et avec succès à des assiégeants très motivés eux aussi.

La seconde constatation est très liée à la première: la prédominance dans les combats restait à la cavalerie. Nous avons pu voir au cours de cet exposé, ou nous aurions pu voir:

– que tout était fait pour attirer – surtout lorsqu'il s'agissait d'une ville – les défenseurs en rase campagne et leur livrer combat<sup>49</sup>.

– que lors de certaines batailles rangées, les chefs, du côté des assiégeants, demandaient aux sergents, aux piétons, aux ribauds de ne pas y participer et de rester dans le camp.

– que tout était réalisé, toujours du côté des attaquants, pour faciliter le passage des cavaliers et éviter tout ce qui pouvait les gêner ou les arrêter. Avant de monter les tentes devant Beaucaire, Simon de Montfort fit couper les oliviers, privant les siens d'ombre alors que la chaleur du plein été était torride. Si les attaquants s'ingéniaient autant au comblement inlassable des fossés et à la destruction systématique des obstacles conduisant aux murailles, c'était pour la même raison. A Toulouse, Simon alla jusqu'à faire arracher les chaînes qui auraient pu permettre de barrer les rues.

– que de l'autre côté, celui des assiégés, tout était bien sûr fait pour multiplier les obstacles: talus, palissades, pieux. À Beaucaire, par exemple, dans certaines rues, dans les espaces de circulation entre le château et la ville, ou en avant des remparts, les défenseurs plantèrent des pieux et les multiplièrent à plusieurs reprises.

– que ce que les attaquants recherchaient en priorité, ce n'était pas l'escalade mais l'ouverture d'une brèche. Le chevalier croisé tirait toute sa force du fait qu'il pouvait rester sur son cheval. Certes, il lui arrivait d'en descendre pour combattre à pied et nous le constatons à diverses reprises; mais il est dit aussi, dans telle ou telle situation, que l'assaut n'était pas poussé plus loin, que l'attaque décisive n'était pas faite parce qu'il aurait fallu quitter les chevaux. Ainsi après la bataille de Castelnaudary au cours de laquelle les croisés avaient mis en déroute des ennemis en nombre dix à trente fois (selon les sources) supérieur à eux, Simon de Montfort aurait voulu, avant de rentrer en ville, parfaire la victoire en prenant le camp des adversaires, en le détruisant. Mais, nous dit Vaux-de-Cernay, *les ennemis s'étaient si bien entourés de barrières et de tranchées qu'on ne pouvait les atteindre à moins de descendre de cheval*<sup>50</sup>. Simon était prêt à le faire mais ses compagnons l'en dissuadèrent.

Le troisième point que je voudrais souligner, c'est que le meilleur moyen de faire capituler une bourgade ou un château était d'en terroriser les défenseurs. Tout le monde le sait, la croisade des Albigeois s'est ouverte par un

massacre: celui de toute la population de Béziers! Sur ce point, les sources sont unanimes, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne soient pas discutables, voire contestables. ...Beaucoup reprochent encore maintenant ce massacre aux Français du Nord, comme étant un des drames les plus horribles de l'Histoire. À ce propos, je me permettrai deux remarques:

1/ Béziers n'est pas la seule agglomération qui ait vu toute sa population être massacrée durant la croisade; ce fut au moins le cas, à un moment ou à un autre, de quatre autres bourgades: Lavaur, Les Touelles, Casseneuil et Marmande.

2/ Ces massacres étaient faits très souvent dans un but préventif; toutes les sources sont unanimes et elles expriment clairement ce que l'on constate plus ou moins confusément tout au long de la période féodale: lors d'une campagne, on frappait très fort lors du premier siège pour donner une leçon aux autres et s'éviter des dizaines de nouveaux sièges. Pour Béziers, Guillaume de Tudèle exprime très bien cela lorsqu'il affirme que, parmi les villes fortifiées, *il ne s'en trouverait plus aucune qui osât leur résister, tant la terreur serait grande après de tels exemples*<sup>51</sup>. Et c'est vrai qu'après chaque massacre, il est dit qu'en quelques semaines plusieurs dizaines de places fortes, voire plus d'une cinquantaine, se donnaient sans combattre, les unes ouvrant de suite leurs portes, les autres étant trouvées vides de leurs défenseurs ou même de tous leurs habitants. Tous avaient fui terrorisés.

Alors le drame de Béziers, ce n'est pas qu'elle ait été Béziers, c'est d'avoir été la première ville assiégée par les croisés. Certes, ce sont les „ribauds” qui ont pris la ville, mais les chevaliers ont laissé faire la tuerie... On a confondu volontairement dans le même massacre les hérétiques – qui auraient été brûlés de toute façon – et les autres pour bien faire comprendre aux populations du Midi, par cette leçon, qu'on punira durement ceux qui protégeront les hérétiques... C'est ainsi sans doute, qu'il soit authentique ou non, que s'expliquerait en grande partie le célèbre „Tuez les tous, Dieu reconnaîtra les siens”. Cela l'expliquerait peut-être, mais cela ne l'excuserait certainement pas.

<sup>49</sup> Plusieurs batailles importantes sont racontées dans les trois textes mais il s'agirait là d'un autre sujet.

<sup>50</sup> *Hist. albig.*, VI, 276, p. 112.

<sup>51</sup> *La Chanson ...*, I, II, 21, p. 58-59.